



GREISCH, Jean, *Herméneutique et grammatologie*

Guy Bouchard

Volume 37, numéro 3, 1981

Hegel (1831-1981)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705880ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705880ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, G. (1981). Compte rendu de [GREISCH, Jean, *Herméneutique et grammatologie*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(3), 367–368.  
<https://doi.org/10.7202/705880ar>

## □ comptes rendus

Jean GREISCH, *Herméneutique et grammatologie*, Paris: Éditions du C.N.R.S., 1977, 229 p.

Herméneutique et grammatologie: en conjonction? en conflit? Ces deux modes de relation sont ici insuffisants, car si l'herméneutique est singulière, la grammatologie est plurielle. Deux noms, pourtant, sont avancés à titre de représentants respectifs: Gadamer et Derrida. Et une attitude, celle « de l'incompatibilité profonde, de l'allergie essentielle de la grammatologie et de l'herméneutique » (p. 10). Peut-on la surmonter? Même si, entre ces deux types de pensée, le dialogue est impossible, l'un et l'autre ont en commun de dévoiler un aspect du destin de la pensée contemporaine, de majorer le rôle que la philosophie s'attribue à elle-même, de réfléchir sur les conditions de possibilité du discours philosophique. Réflexion abstraite, cela va de soi, mais aussi événementielle, puisqu'il s'agit, pour un Auteur qui travaillait « dans l'horizon herméneutique de la question du sens », de s'expliquer sur le « choc culturel » qu'a été sa rencontre avec la grammatologie. Cette explication n'a pourtant pas qu'un caractère subjectif: « Ce que nous cherchons en arrière de l'opposition entre herméneutique et grammatologie (ou mieux à travers elle), c'est une certaine articulation de la question du sens. Nous partons de l'hypothèse que cette question bien qu'omniprésente à la réflexion philosophique contemporaine (au même titre que la question du langage) est encore insuffisamment articulée du point de vue spéculatif » (p. 14). Or ce qui est mis en cause par cette question, c'est l'ensemble de la philosophie. La méthode adoptée par l'Auteur est celle d'un commentaire destiné à « inaugurer un chemin de la pensée » (p. 16) dont on ignore s'il ira ou non quelque part, d'un commentaire non linéaire allant incessamment d'un auteur à l'autre pour produire le chiasme en lequel s'articule l'opposition entre herméneutique et grammatologie. Il y faudra cinq chapitres.

Le premier dessine ce *Quelque-part où nous sommes*. En trois étapes. La première établit la préhistoire de l'herméneutique, marquée par les

noms de Schleiermacher, de Dilthey et de Heidegger; puis celle de la grammatologie, qui est en fait une histoire apocryphe se bornant à « décrire les conditions d'impossibilité de la grammatologie d'un point de vue historique » (p. 39). Vient ensuite la question des héritages: la « sainte famille » herméneutique se compose de Dilthey, Husserl et Heidegger, tandis que la « sainte famille » grammatologique réunit Levinas, Heidegger et Nietzsche. Mais quel est le statut théorique du lien de la pensée à son passé? Cette question fait l'objet de la troisième étape, qui présente l'histoire comme effectivité du sens dans le cas de l'herméneutique, et comme inscription de la trace dans le cas de la grammatologie.

Le second chapitre est consacré à *La philosophie devant la linguistique*. Comment se fait-il que le langage occupe maintenant le devant de la scène philosophique et quelle est la portée de cet avènement? « C'est autour de cette double question que se noue l'opposition entre grammatologie et herméneutique. L'avènement contemporain de la question du langage marque-t-il la consécration définitive de l'herméneutique et d'une philosophie du sens ou bien indique-t-il le lieu d'essoufflement complet de cette tradition, qui ramène à la surface l'écriture et, par le fait-même [*sic*], ébranle l'évidence métaphysique de la subordination de la trace à la voix » (p. 70)? Une première section rappelle comment Derrida et Gadamer thématisent cet avènement du langage. La seconde section met en place le concept derridien d'archi-écriture, et la troisième, le concept gadamerien d'événement du langage (*sprachereignis*). On décrit ensuite l'attitude des deux philosophes à l'égard du signe: occulté au profit du sens chez l'un, excédé par l'autre jusqu'à marquer la fin de tout projet herméneutique. En conclusion, au lieu d'opter pour l'une ou l'autre attitude, l'Auteur, s'inspirant de Karl Otto Apel, formule une hypothèse de travail: « Ce qui nous semble (...) à retenir dans le concept de *Sprachereignis* comme dans celui d'*archi-écriture* c'est la nécessité de recourir à un langage quasi-transcendantal, pour sauvegarder l'originalité de ces notions par rapport à une

linguistique ou à une philosophie du langage qui feraient de celui-ci leur objet ou leur thème » (p. 99). Autrement dit, « c'est de la philosophie du langage comme *prima philosophia* qu'il devrait dorénavant être question » (p. 99). Par rapport à une telle question, et l'herméneutique et la grammatologie restent en retrait.

Avec le troisième chapitre on aborde la problématique de la dernière instance et de la philosophie fondamentale en soulevant la question de la différence entre la Différance et les différences. Mais comme Gadamer a esquissé la portée spéculative de cette question, l'Auteur lui substitue, à titre de porte-couleurs de l'herméneutique, Heidegger. Il s'agit « de présenter successivement la détermination métaphysique de la différence (telle du moins qu'elle apparaît à travers l'interprétation heideggérienne), la tentative heideggérienne de déterminer de manière non-métaphysique cette différence (et par là, de fonder la possibilité d'un *logos* proprement herméneutique, comme lecture de la différence), enfin la pensée derridienne » (p. 114). Celle-ci, produisant une différence qui n'est ni un mot ni un concept, ni un motif ni un thème, mais une configuration de concepts qui ne s'expose pas et ne peut être approchée que par des « remarques », sollicite la notion de vérité : « La pensée de la différence se passe de la vérité comme de l'illusion. Elle nous installe dans *l'allusion* sans fond et sans fin. Bien entendu, il faut encore la vérité, mais la vérité ne s'impose plus, elle n'est plus affaire de *thesis*, de position. Autrement dit, elle devient *indécidable*, comme le sont tous les autres concepts qui différencient provisoirement la différence. La différence neutralise la vérité » (p. 130). Et elle pointe « par delà de l'essence » mais, à ce sujet, le dépassement derridien de la problématique heideggérienne est aussi balbutiant que celle-ci.

Chapitre quatre : *Programmes*. Dans la foulée de la différence, qu'est-ce, maintenant, que la philosophie, tant du point de vue de l'herméneutique que de la perspective grammatologique ? Question essentielle, spéculative, critique, destinale, question où il y va de l'attitude, du « geste de la pensée ». S'interrogeant d'abord sur « le concept de limite et la limite du concept », l'Auteur met en évidence le concept de finitude pour l'herméneutique et celui de marge pour la grammatologie. Celle-là est ensuite caractérisée par la médiation et la réduction au sens celle-ci, par la déconstruction et la réduction au sens. Une dernière section pose la question du rapport de l'herméneutique et de la grammatologie au marxisme :

« arrive un temps où il faut quitter le texte pour retrouver l'histoire réelle et ses conflits réels, où il faut cesser de lire fût-ce pour déconstruire » (p. 172).

Restent encore les questions de méthode, que soulève le dernier chapitre. Il s'agit de savoir quels modèles permettent à l'herméneutique et à la grammatologie de penser l'interprétation des textes philosophiques. Or qu'il s'agisse de l'objet de l'interprétation, de ses protagonistes (auteur et lecteur), de sa référence ou de la tâche interprétative elle-même, herméneutique et grammatologie restent encore une fois radicalement opposées.

En épilogue, l'événement refait surface. Sans pouvoir s'abandonner à la grammatologie, dont il n'a éprouvé la fascination que pour finalement échapper à son vertige intertextuel, l'Auteur, ne pouvant non plus en revenir à une herméneutique qui, tout au long de son itinéraire, est apparue par trop naïve (et on peut se demander, ici, si Gadamer était vraiment le meilleur représentant de cette stratégie, puisque la grammatologie, toute plurielle qu'elle soit, n'a qu'un seul porte-parole attitré, alors que l'herméneutique disposait de ressources plus imprégnées de la problématique adverse : par exemple, Ricoeur), — l'Auteur, donc, s'oriente vers un nouveau temps de la philosophie, où « elle s'oblige à approfondir pour elle-même, le sens de la différence, pour retrouver à nouveaux frais la question de l'essence » (p. 222). Mais revenons en deça de cet événement et concluons que pour chacun d'entre nous qui refera ce parcours, « il y aura toujours des questions essentielles qui nous dépasseront, des points d'interrogation que nous ne pourrions pas transformer en points d'exclamation. Ce qui importe, c'est de se rendre compte de la transformation que subissent ces questions lorsqu'on tente de les affronter — la manière dont notre propre pensée se transforme au contact de ces questions » (p. 215).

Guy BOUCHARD

Daniel GIOVANNANGELI, *Écriture et répétition*.

Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18 n. 1350, Série « Esthétique » ; 1979, 172 p.

L'ouvrage se présente comme une « approche de Derrida », dont on parcourt la pensée « en la faisant elle-même circuler dans le champ de la pensée contemporaine » (p. 7). La question fondamentale est celle du sens telle qu'elle est (entre)prise